

et maints exemples journaliers l'attestent. Mais nous y fermons volontairement les yeux. Il faut, pour nous forcer à en convenir, des preuves éclatantes comme celles que nous ont données les femmes et les filles du bazar de la Charité. Chez elles, les principes reçus au foyer et à l'église ont prévalu contre l'instinct de conservation lui-même. Elles ont témoigné par leur bravoure en faveur du système qui leur a formé de si nobles âmes.

"C'est pourquoi il faut que vous compreniez, mères françaises, la leçon que vous léguez celles que vous pleurez. Ne vous en laissez pas imposer par les criarderies des théoriciens et des utopistes. Ne croyez pas ceux qui vous disent qu'il faut "marcher avec son temps," comme si on savait toujours dans quel sens marche le temps, et comme si ce n'était pas parfois le plus impérieux des devoirs que de se mettre en travers de son temps ! Ayez le courage d'être arriérées. Ayez la vertu d'être entêtées. Ne changez rien à l'éducation de nos jeunes filles. Laissez les étrangers faire chez eux comme ils l'entendent, et bien faire ; gardez pieusement le vieux système, traditionnel et séculaire, qui est particulier à la France. Elevez vos filles comme l'avaient été les douces héroïnes du bazar de la Charité. Elevez-les comme vous l'avez été vous-mêmes, afin que les femmes de nos fils soient, comme vous, dignes d'un culte où il entre autant de respect que d'amour !"

Nous attirons particulièrement l'attention sur ce dernier alinéa, d'autant plus qu'il n'est pas écrit par un moine.

Nous avons dit un mot, dans le dernier numéro de la *Semaine religieuse*, du duc d'Anjou, que l'on peut presque compter parmi les victimes du Bazar de la charité. On lira avec intérêt les détails que donne un homme d'Eglise sur les sentiments religieux de ce prince assez mondain :

"Il ne manquait jamais d'assister à la messe le dimanche et quand il était à la tête du 7e corps d'armée, à Besançon, sa régularité et son attitude religieuse pendant le saint sacrifice faisaient impression. Ceux qui l'ont fréquenté savent que jamais un des gens de sa maison ne tomba gravement malade sans que le prince s'occupât de le préparer à recevoir le prêtre, qu'il faisait ensuite appeler lui-même.

"De sa première éducation, il avait gagné une certaine connaissance de la sainte liturgie, assez rare chez un homme du